

Leitura

Cardan

Casa da Achada

Fúria

Fúria

2019

Helastre

# Le décor de l'envers

Saguenail avec Almeida, Brito, Joel, Kiki, Lopes, Maganinho, Peto, Vieira au Centro Educativo Santo António, illustration : Carneiro .

Les choses peuvent correspondre à leur apparence ou s'avérer tout le contraire la pleine lune toute lumineuse et resplendissante est noire sur l'autre face

Si la liberté, comme l'affirme le philosophe, nous est donnée c'est pour nous être illico retirée conditionnée par la pitance qu'il faut gagner à la sueur de son front au vrai, la liberté reste à inventer

La liberté paradoxalement c'est en prison que tu la découvres tant est grande l'envie de sortir plus ils sont invisibles plus les murs sont difficiles à percer mais mentalement tu peux t'évader

Refrain:  
Ceux qui sont dedans ne savent pas la chance qu'ils ont nourris, blanchis, protégés sans autre tâche que découvrir leur liberté l'envers des murs et des serrures

La vraie prison elle est en toi, elle colle à ton crâne on t'y a enfermé dès ta naissance ses murs sont faits de désirs, de ce que tu ne peux t'offrir ses barreaux forgés de tes peurs

Désirs de luxe, grosse bagnole et vêtements de marque comme si les Nike t'emmenaient au paradis comme si l'homme heureux portait une chemise Lacoste Trouille d'abord d'être différent

À condition de ne pas s'y sentir ou en sortir marginalisé la prison est l'idéal de l'homme c'est pourquoi on a préféré rebaptiser les taules les appeler usines, bureaux, écoles

Refrain:  
Ceux qui sont dedans ne savent pas la chance qu'ils ont nourris, blanchis, protégés sans autre tâche que découvrir leur liberté l'envers des murs et des serrures

T'es en taule à cause du prix de la came : t'as volé ou dealé ou peut-être juste consommé si les drogues demain étaient finalement légalisées les mitards d'un coup se videraient

Car les vraies drogues, c'est le fric, le succès, l'autorité la preuve c'est que, qui en a tâté non seulement s'y habitue, mais en veut toujours plus et ne saurait plus s'en passer

L'herbe ou la blanche ce sont juste des médicaments contre la maladie du travail la fièvre des obligations, le microbe du faire semblant le cancer du politiquement correct

Refrain:  
Ceux qui sont dedans ne savent pas la chance qu'ils ont nourris, blanchis, protégés sans autre tâche que découvrir leur liberté l'envers des murs et des serrures

Si ma rengaine t'a amusé, réjoui ou fait sourire fredonne-la mais en sourdine si on venait à savoir que c'est en prison qu'on trouve la liberté tout le monde rappliquerait

Non pas tant que les bourgeois cherchent ardemment la liberté (elle leur fait plutôt peur) mais ces radins voudraient s'offrir des vacances à l'ombre en économisant quelques sous

Dehors, il est presque impossible de poursuivre des objectifs personnels les médias dictent nos goûts entre les tentations et les exemples de corruption en toute impunité on renonce à soi et à sa liberté

Refrain:  
Ceux qui sont dedans ne savent pas la chance qu'ils ont nourris, blanchis, protégés sans autre tâche que découvrir leur liberté l'envers des murs et des serrures



# les feux chevaux

Avec Kathy, Cindy, Sophie, Sylvie, Valérie et Valérie, Didier, Guilain, Jean-Michel et Hafid à Elbeuf, illustration : Madeleine Bui.

D'abord, on a Kathy qui s'est fait draguer par une femme pour la première fois de sa vie. Jeudi, dans le bus, une femme s'est mise à la regarder, puis à la fixer de façon insistant avant de lui proposer son numéro de téléphone. L'inconnue, elle a carrément flashé sur Kathy jusqu'au point de la suivre à son arrêt, jusque dans les magasins puis dans un autre bus. Un enfer. La femme ne lâchait plus Kathy et Kathy ne savait pas quoi faire, c'était perturbant. Elle n'a rien contre, elle respecte chacun dans ses orientations, mais là c'était soudain. Imaginez Kathy courir jusqu'au zoo, se réfugier auprès des Makis et des Tapirs, se cachant derrière une bête gigantesque, un hybride entre cochon et mouton ? Après elle s'est mise à psychoter et raser les murs.

Jean-Michel, lui c'est différent, ou plutôt Jean-Michel Polnareff pour les connaisseurs, dit Jean-Michou du côté d'Elbeuf. Pour la fête des voisins, il a décidé de sortir sa perruque du placard, une belle perruque blonde qui descend jusqu'aux épaules. Sur le coup on n'y a pas cru, mais il a insisté et on l'a pris au sérieux. Il ne pensait qu'à son rendez-vous de 18h avec son public. Il se voyait déjà apparaître devant la foule avec sa belle chevelure.

D'ailleurs en parlant de cheveux, Cindy en a de beaux, longs, vrais, une vraie Manon des sources loin de son Sud. Et ce n'est pas anodin qu'elle ait de si prolifiques arguments capillaires. C'est à cause des poux, de sales poux quand elle était gamine et qui ont poussé sa mère à lui raser la tête. Vous imaginez, la pauvre, aller à l'école tête rase, contrainte de porter une casquette, honteuse et triste. Du coup, depuis elle s'est juré de ne plus jamais les couper. Elle n'a dérogé à son serment qu'à la naissance de l'un de ses fils, une coupe au carré qui lui a tiré les larmes tellement c'était trop court.

Tandis que Kathy repense à sa folle, que Jean-Michou se prépare à nous chanter les Corons et Je te promets au karaoké d'Elbeuf à 18h avec ses « feux chevaux » sur le crâne, Cindy nous rappelle que si on n'a rien à dire sur internet il faut fermer sa gueule ! Elle dit aussi que le plus dur quand on élève des enfants aujourd'hui,



ce sont les écrans. On est d'accord, mais les parents doivent montrer l'exemple et se détacher de leur device comme disent les Américains.

On cherchait Kathy au zoo quand tout le monde, c'est-à-dire Cindy, Sophie, Sylvie, Valérie et Valérie, Didier, Guilain, Jean-Michel et votre serviteur, s'est arrêté net devant une famille de cygnes noirs. Le père et la mère étaient séparés de leurs deux rejetons par un filet. L'un des petits n'avait de cesse de passer et repasser à travers le filet, tandis que son frère ou sa sœur s'entêtaient à vivre ses petites aventures de son côté sous le regard paniqué de sa mère impuissante à cause de la séparation. Le père cygne, lui il s'en fichait littéralement.

# Ta voix

Nicolas avec Andréa, Aya, Claudia, Gaëtan, Grégory, John, Manon et Bénédicte.  
Merci à Angélique et Daphné,  
du DRE-quartier Nord d'Amiens.  
Illustration: Andre.

Ta voix est faible, mais elle sonne juste.  
La guitare joue tout bas pour ne pas te couvrir.  
Tu as écrit des vers sans rimes, au crayon,  
barrés de traits bleus pour marquer les pauses.  
Tu t'arrêtes au milieu des phrases, comme ça te  
chante. Tu en fais des longues, des courtes, sans  
ponctuation. Tu inventes ta poésie,  
et ta grammaire à toi.

*La nuit tombe, il fait noir  
Nos yeux brillent grâce aux étoiles*

Les copains viennent t'écouter en cachette.  
Quand tu les vois, tu te fâches et tu t'arrêtes.  
Il faut recommencer. Tu travailles en artiste,  
à l'instinct, avec rigueur. Tu n'as jamais appris  
le solfège, mais tu sais où placer tes mots  
sur la musique. Et peu à peu, ça prend forme.  
Quelque chose se met en place.

C'est une chanson.

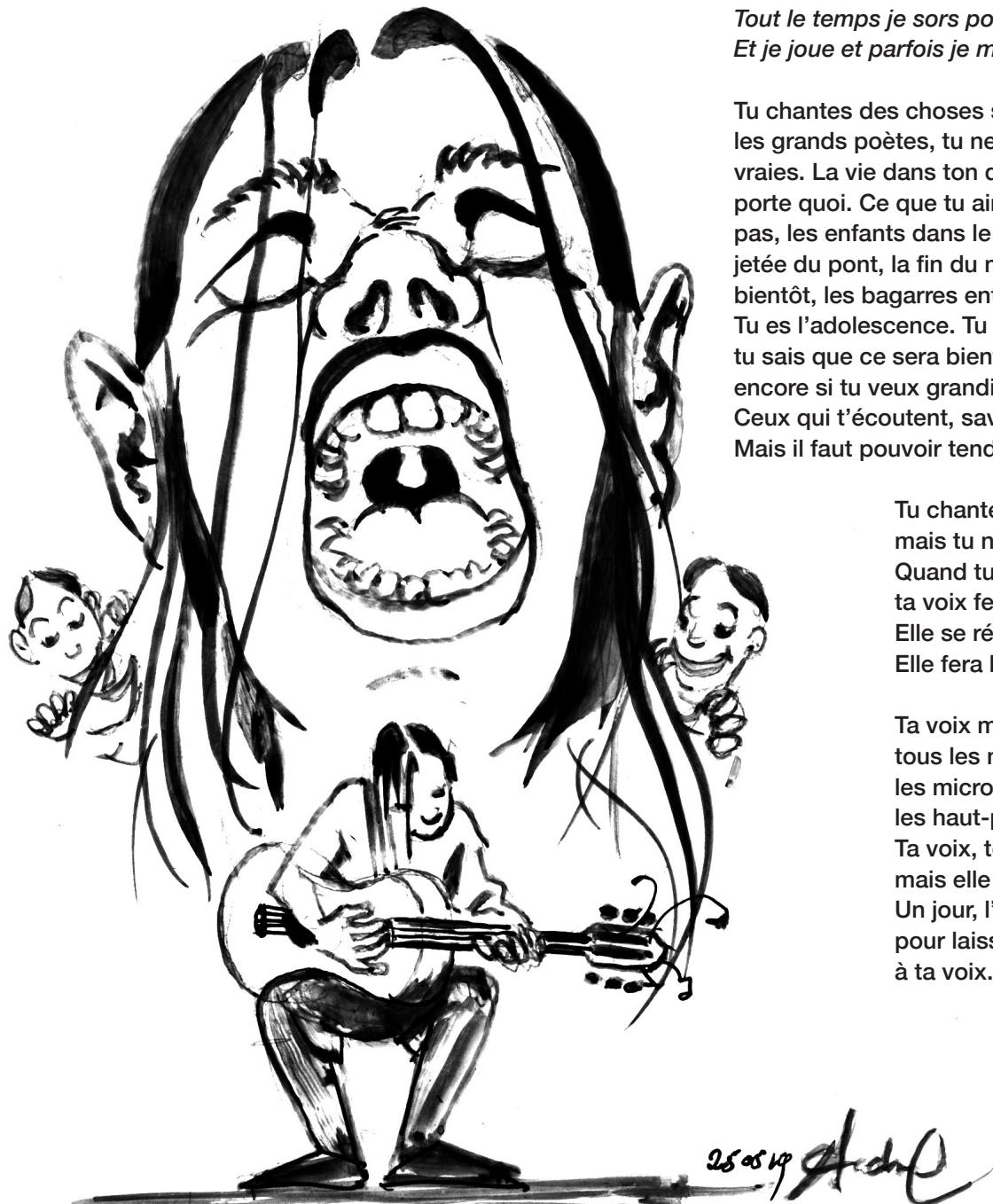
Un jour, ce sera une chanson.  
Avec des couplets, des refrains, une mélodie.  
Elle ne rimera peut-être jamais,  
mais ça n'a pas d'importance.  
L'émotion est là.

*Tout le temps je sors pour prendre l'air  
Et je joue et parfois je m'ennuie*

Tu chantes des choses simples et, comme tous  
les grands poètes, tu ne dis que des choses  
vraies. La vie dans ton quartier. Le grand n'im-  
porte quoi. Ce que tu aimes, ce que tu n'aimes  
pas, les enfants dans le parc, la fille qui s'est  
jetée du pont, la fin du monde qui est pour  
bientôt, les bagarres entre frères et sœurs.  
Tu es l'adolescence. Tu es au bord de l'enfance,  
tu sais que ce sera bientôt fini, et tu ne sais pas  
encore si tu veux grandir. Si tu en es capable.  
Ceux qui t'écoutent, savent que oui.  
Mais il faut pouvoir tendre l'oreille.

Tu chantes,  
mais tu n'oses pas  
Quand tu oseras,  
ta voix fera trembler les étoiles.  
Elle se répandra dans l'air.  
Elle fera le tour du monde.

Ta voix mérite  
tous les mégaphones,  
les microphones, les amplis,  
les haut-parleurs.  
Ta voix, toute petite,  
mais elle grandira.  
Un jour, l'univers se taira,  
pour laisser le champ libre  
à ta voix. Et ce sera justice.



# Et dire qu'il n'y rien dans le ciel !

Denis Lice, Jean-Pierre Norry, Nicolas Pegis,  
Laurent Pisios, Patrick Poitevin-Duquesne.  
Illustration: Scaglia.

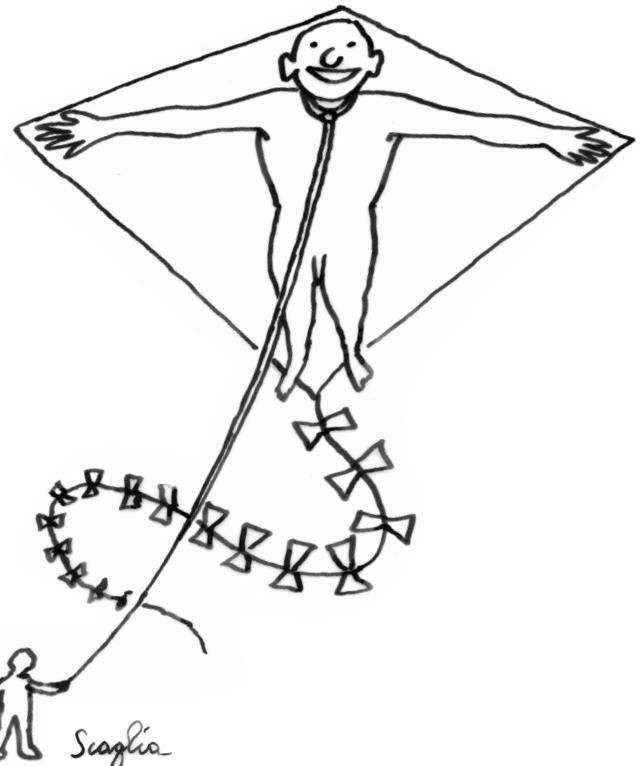
C'est pas l'homme qui prend la mer,  
c'est la mer qui prend l'homme... TA TA TIIIN!  
J'me souviens, nous la mer elle nous a pris...  
Ben c'était vendredi!  
Enfin... On a surtout pris l'air parce que la mer,  
à Cayeux, c'était marée basse! Et comme on  
n'avait pas de bateau, on s'est contenté de  
se balader sur la plage... Au loin, quelques  
promeneurs étaient à la pêche aux seiches  
et aux crevettes, quand soudain...

FFFFRRRRSSSHHH

Des types qui parlaient aux oreilles du vent  
domptaient des cerfs-volants comme s'il  
s'agissait de chevaux de mer! Vol stationnaire,  
brusque descente en piqué vers la plage et la  
mer... Virages secs sur la crête des vagues,  
à gauche, à droite, bâbord, tribord, bateau saoul,  
goéland ivre... Enfin remontée fulgurante vers le  
soleil et les nuages... Immobilité... Tel un rapace  
cherchant sa proie...

– Hé! Ho! Stop! Tu nous fais quoi là?  
– Comment ça?  
– Ben oui, ton histoire de Cerf-Volant...  
Y'en a pas! Y'a personne sur la plage!  
– Une personne c'est déjà quelqu'un!  
– Mais il n'y en a pas de cerf-volant!  
Et personne c'est personne!  
– C'est bien ce que je dis!  
Y'a au moins une personne!  
– Décidément, tu pètes les plombs!  
– Autant que toi,  
qui vois des Harley-Davidson partout!  
– On ne plaisante pas avec la moto de Johnny!  
– Surtout accompagné par Paul!  
– Quel Paul?  
– Personne!  
– Si l'on n'a besoin de personne...  
nul n'est quand même à l'abri du besoin!  
– Tu m'énerves! Allons nous promener!

Ainsi sommes-nous partis à l'aventure; pour ne pas nous perdre, on a ramassé des petits galets pour marquer notre chemin: direction la Chapelle des marins en passant par les cabines de bains délavées par le sel et des rues sans nom. À rebours, nous avons ramassé nos cailloux. Tous les chemins menant à Rome,



comme les marins mènent au rhum, à midi  
pétante nous étions de retour à l'ESAT pour le  
repas et la visite des ateliers. Là j'ai tout appris  
du conditionnement, des fonds de hottes, du  
gâchis des casques audio d'Air France et des  
blouses vertes et bleues!

Et puis en discutant l'après-midi,  
l'idée est venue...

– Stop! C'est la pause syndicale, c'est sacré!  
Envoie la pub!  
Ragoutoutou, le ragoût de mon toutou,  
on en est fou! Ragoutoutou!  
L'idée nous est donc venue:  
aller tutoyer les phoques!

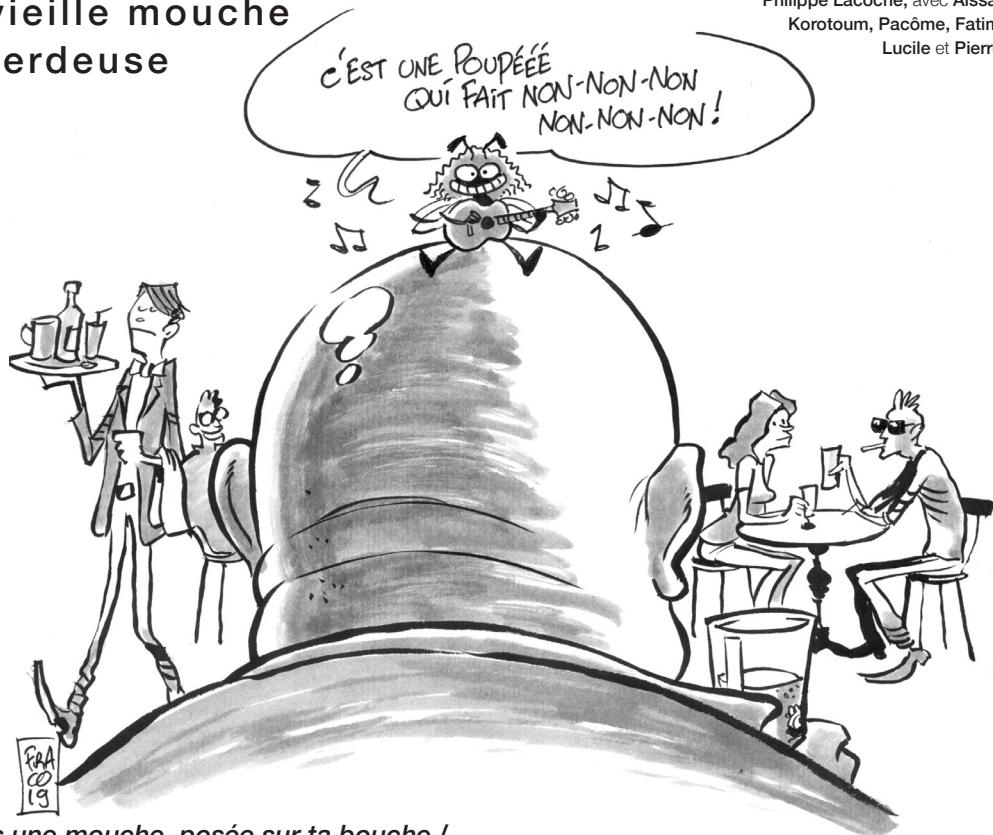
Alors j'ai relancé mon idée de Cerf-volant...  
un IMMENSE Cerf-volant capable d'emporter  
un être humain! Filer droit vers le large,  
disputer les poissons aux mouettes,  
se mesurer en vitesse aux cormorans et,  
pourquoi pas, prendre le cap vers  
l'Angleterre et Brighton!

Mais tout n'est qu'illusion... Parce que méfie-toi, aussi haut sois-tu, en bas, il y a toujours un petit bonhomme qui tire les ficelles et qui te fait croire à ton libre arbitre. Et ce petit bonhomme, presque invisible, dirige ta vie comme il tire sur les lignes du cerf-volant qui te supporte. Aussi ces filins indiscernables sont lourds comme chaîne d'acier... Une chaîne qui prive à jamais de liberté...

Sauf si tu t'en affranchis camarade!  
Sauf si tu t'en affranchis...  
Et dire qu'il n'y a rien dans le ciel,  
même pas de cerfs-volants...

## La vieille mouche emmerdeuse

Philippe Lacoche, avec Aïssatou, Gemina, Théo, Korotoum, Pacôme, Fatimatou, Elysa, Bintia, Lucile et Pierre. Illustration: Fraco.



«Je suis une mouche, posée sur ta bouche /  
Posée sur sa bouche / Elle était nue / On aurait  
cru le paradis / Tant elle était jolie.»

Oui, je suis une très vieille mouche. J'ai 49 ans. Une emmerdeuse, aussi. Et je fredonne cette mélodie de Michel Polnareff. J'avais deux ans quand je l'ai découverte. C'était décembre 1972; j'avais deux ans. La scène se passait au Jockey, un café branché de la ville d'Amiens. Je m'appêtais à emmerder un consommateur de pastis, un daron à la peau absinthe, au regard vitreux et au pif rongé par les anis. Alors que j'étais sur le point de me poser sur sa double nuque en fesses d'hippopotame, la chanson de Polnareff sortit du juke-box. J'en fus tétanisée de plaisir. Ma veine médiane se trémoussa de jouissance comme une onde électrique. Depuis, quand je décide d'emmerder le monde, je fredonne cet air; ça me donne du courage. En ce vendredi matin du 24 mai 2019, alors que je virevoltais dans la salle de réunion de la Maison d'enfants François-Libermann, après m'être posée sur les morceaux de pain qui traînaient sur une table, puis sur le mur illustré de dessins de chameaux et de bédouins, puis sur la crèche poussiéreuse du fond de la salle (très œcuménique comme endroit!), je vis arriver un drôle de type, un grand blair, des cernes sous les yeux, une barbe de trois jours, pas jobard, et deux cicatrices sur le sommet de son crâne déplumé comme le cul d'un vieux pélican. «Enfin! La voilà ma victime!» songeai-je, tout en continuant de siffloter la

bluette polnareffienne. Et je me mis à tourner, tourner autour de sa caboché afin de l'agacer. Ce fut alors qu'une bande de jeunes arriva. Ils s'installèrent autour de la table et discutèrent. Ce qu'ils racontèrent m'intéressa. Je finis par m'asseoir au fond de la pièce, à stopper mon cirque, et à écouter. Tour à tour, ils se présentèrent. Tous des jeunes hébergés dans l'institution. Certaines filles venaient de Guinée, une autre du Congo, une de Côte d'Ivoire; un petit gars prénommé Pacôme par son père (fan de la comédienne) confia qu'il s'occupait du potager de la maison d'enfants et qu'il venait de Fontaine-le-Sec; un autre venait du quartier de l'Espérance, à Abbeville. L'après-midi, lorsque Pacôme invita tout le monde à visiter le potager, je les suivis. Encore une fois, j'étais toute calme. Je me faisais discrète; je les observais. L'autre drôle avec sa tête cabossée, le vieux mal rasé, se mit à observer une chaise en plastique qui trônait devant les semis et, déconneur comme pas deux, lança à la cantonade:

- C'est la chaise de l'arbitre du potager, comme au tennis! Il compte les points quand les carottes jouent contre les radis.

Pacôme et ses copines et copains étaient pliés de rire. Quelques instants plus tard, ce fut moi qui fus pliée de rire quand j'appris que le vieux bizarre, le mal rasé, s'appelait Lacoche.

Un presque cousin: ce brave Jean de la Fontaine n'a-t-il pas parlé de nous? Mais oui, la mouche du coche?

# Le pognon et le trognon

Jean-Jacques, Pascale, Cyril et Francis,  
illustration : Scaglia.

À Jean de la Fontaine

À tous les Gilets jaunes qui en ont marre  
qu'on ne leur laisse que les trognons

Maître Ch'Pognon, sur un arbre élysé  
Tenait en sa gueule les clés du coffre  
Maître Ch'Trognon qu'avait rien à becquerer  
Lui fit à peu près cette offre:  
« Eh, bonjour, Monsieur du Pognon  
Que vous êtes joli, que vous êtes mignon !  
Sans mentir, si votre trésor  
se rapporte à votre costard  
Vous devez être le roi du pétrole  
Et du gâteau nous aimerions avoir notre part  
Vu le fric que ça coûte de rouler en bagnole »  
À ces mots, Maître Ch'Pognon  
pique une colère noire  
Et jette sur le pauvre animal  
CRS, matraques, grenades lacrymales  
Pompes à eau et méchantes pétoires  
Maître Ch'Trognon se révolte et dit:  
Mon Ch'tiot Macron, apprenez qu'on n'attrape  
pas les mouches avec du vinaigre  
Nous en avons assez de vous entendre dire:  
« La raison du plus fort est toujours la meilleure »  
« Travaillez, prenez de la peine,  
c'est le fond qui manque le moins »  
« Rien ne sert de courir, il faut partir à point »  
« Patience et longueur de temps  
font plus que force ni que rage »  
« Selon que vous serez puissant  
ou misérable... »  
« Adieu, veau, vache, cochon, couvée... »  
Non, c'est assez, m'en est témoin le diable  
Tout ça, c'est du blabla, du déballage !  
Nous, ce que nous voulons, ce n'est pas la lune  
Ni les miettes, ni l'argent du beurre  
Nous, ce que nous voulons, c'est de la thune  
De la dignité du bonheur  
Et si vous persistez à nous prendre de haut  
De votre arbre élysé vous allez retomber  
Plus vite que vous n'y êtes grimpé !  
À ces mots, Maître Ch'Pognon jette son gant  
Et envoie son chef de guerre l'infâme Castaner  
Qui crève les yeux, arrache mains et nerfs  
Brûle les dents, emprisonne les manants  
Cette fois, c'en est trop ! crie Maître Ch'Trognon  
Et d'un geste brutal  
Il donne le signal  
À ses frères Gilets jaunes

Postés près des ronds-points  
Sous la couche d'ozone  
Et par un prompt renfort  
Les voilà dix et cent et mille et mille encore  
Qui secouent l'arbre élysé  
Jusqu'à ce que Ch'Pognon  
Telle une bogue de châtaigne  
Séparée de son tronc  
Ne finisse son règne  
Et que croyez-vous qu'il fit sitôt touché le sol ?  
L'Histoire ne le dit pas c'est vraiment pas de bol  
On dit qu'il courut à se rompre le cou  
Se réfugier dans les jupes de Dame Providence  
Et qu'il pleura beaucoup  
Quand il vit que la France  
Ne l'aimait pas du tout ne l'aimait pas du tout  
Et qu'elle s'était donnée à un copain d'enfance  
Un dénommé Rupin, ou Rouquin, ou Ruffin  
Il y avait du vent quand ce nom nous parvint  
Il y avait du vent dans les rues d'Amiens.



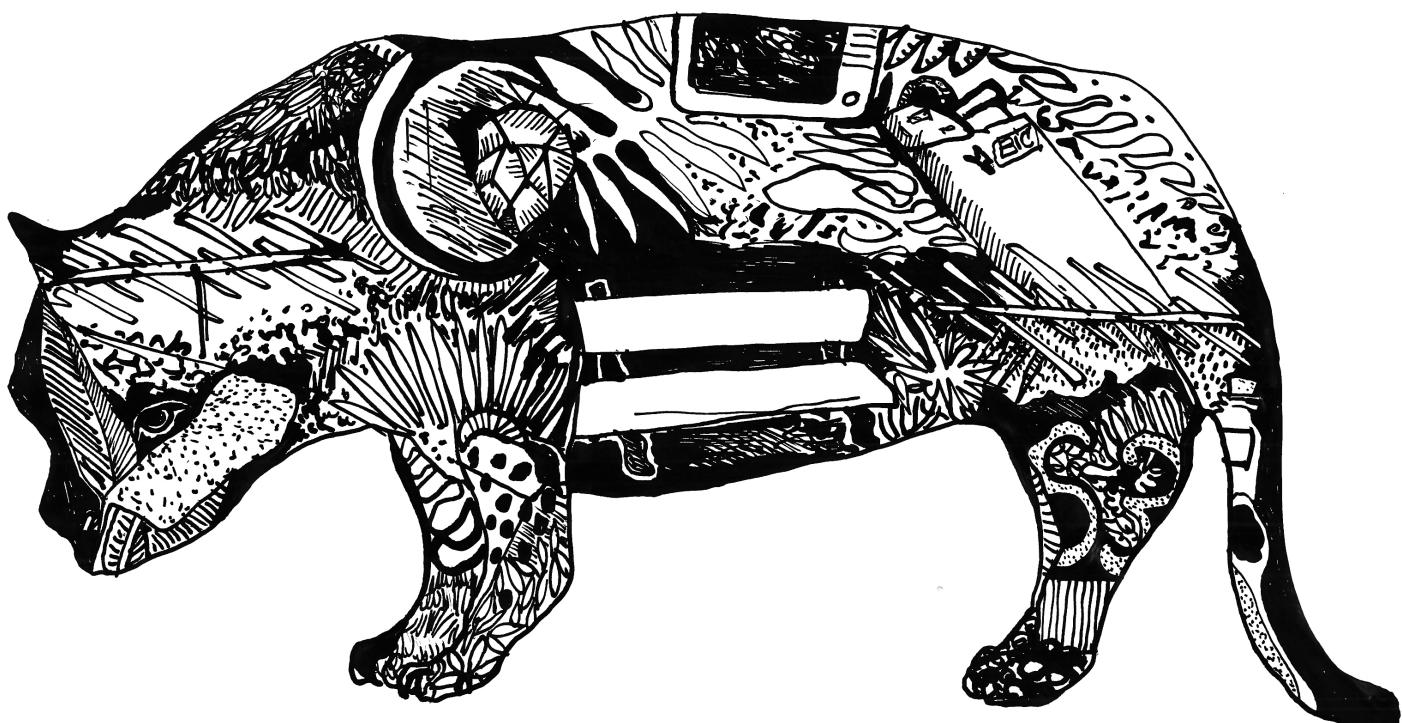
# Eh, chef, vous avez du feu ?

Nuno Milagre avec Humberto Tavares,  
João Gonçalves, Paulo Pinheiro, Israel Vieira,  
José Carlos, Luís Carlos, Sérgio Edgar, Fátima,  
Orlando Henriques et Graça Costa  
au Centre d'Appui Social de São Bento.  
Illustration: Barbara Assis Pacheco.

Je veux dormir, je ne veux pas me réveiller. Moi, en me réveillant le matin, je me sens bien. Chacun souffre à sa manière, les uns souffrent d'une certaine manière, les autres d'une autre. Certains ont trop de famille, d'autres n'ont pas de famille, et le Capricorne a ses vertus. J'ai été à l'école primaire, secondaire, chez les scouts. Je suis allé avec mon père installer des antennes de télévision, en passant par les greniers des maisons des autres, et j'ai vu les choses incroyables que les gens gardent dans leur grenier. Riches et pauvres reliés par leurs antennes, reliés par la force majeure d'avoir une télévision dans leur salon. Et nous, de grenier en grenier, avec les antennes qui captent les programmes de la soirée. J'ai commencé à travailler à 14, à 16 ans. Au Cap, j'ai taillé des diamants. Brillants. Tout proches de moi à travers la loupe, mais ils partaient loin, ils prenaient l'avion pour la Belgique. J'ai traîné dans les mines de charbon des Asturies. À Barcelone, il n'y avait pas de travail dans les chantiers navals, c'était une rumeur, et je suis rentré à pied et en stop. Mon beau-frère ne m'a pas payé dans l'agriculture, je suis allé travailler comme serveur à la ville. Les travaux, c'est pour les blacks et pour ceux qui mettent la main dessus. Quand il n'y en a pas, il n'y en a pour personne. J'ai quitté la maison de mes

parents à 16 ans, je me suis retrouvé à la rue. Je ne suis pas un voyou, juste un type de la rue, j'ai toujours couru derrière ma révolte, dans la rue, en dormant sur les bancs publics. Et dans des dortoirs, des taudis, derrière les gagne-pains, les petits boulot. Il n'y a pas de travail. Citoyen invisible : dix ans dans la rue et personne ne m'a vu, quinze ans dans la rue et personne ne m'a vu. Quand j'ai quitté la rue pour aller dans les centres d'accueil, j'ai été baptisé par la bureaucratie et on m'a donné un numéro. La bureaucratie est ma marraine, elle ne vient jamais me voir et veut toujours me garder près d'elle. Si je ne me présente pas quand on m'appelle, plus de soutien, et si l'argent manque, je dois renoncer à un vice : le café ou le tabac. Quand j'ai essayé de faire l'avenir, je n'y suis pas arrivé.

L'avenir était en cavale, il a été ratrépé. Il avait une ceinture de feux d'artifice accrochée à la hanche et un briquet à la main. On l'a arrêté et nettoyé de ses artifices. Il a reçu un ordre d'extradition. Il est arrivé et on l'a mis dans un tank. Avant, on a gratté la rouille et on a passé une couche de ciment à l'intérieur du tank pour empêcher l'avenir d'entrer en contact avec le présent. Ensuite, on a distribué un avenir entre tous, bouche ouverte, à la cuillère, comme si c'était de l'huile de foie de morue.



# Poulet rôti et poisson du jour

Émelyne, Ethan, Gonzague, Hugo, Jean-Claude, Jessica, Maxime et Théo. Illustration : Scaglia.

L'histoire se déroule au café de l'Empire. Pas celui des Romains, ni celui des Ostrogoths. L'Empire de Napoléon. Tout le monde le sait grâce à l'enseigne en forme de chapeau. Un bicorné, ça s'appelle. Un drôle de bonhomme quand même, ce Napoléon. Faut avoir une sacrée confiance en soi pour partir à la conquête du monde avec un chapeau si ridicule. Ou alors faut être fou. Un qui n'est pas fou, c'est Sami qui pousse la porte du café en compagnie de Christèle, sa conquête à lui. On lui a raconté que la galanterie exige que l'homme entre le premier. À cause du danger qui pourrait se trouver à l'intérieur. Des vieilles histoires qui datent du temps des tavernes où l'on se trucidait à tour de bras dès qu'on avait trop bu. Sami connaît bien le café de l'Empire. Rien à craindre ici. Il tient la porte à Christèle. Je t'en prie, ma chérie. Merci, mon amour. Le serveur les installe, distribue les menus. Un apéritif, peut-être ? Pas assez d'argent. Manger seulement. Sami commande un poulet rôti, Christèle un poisson du jour. Ils mangent, refusent la carte des desserts, payent et puis s'en vont. Merci. Au revoir. C'était l'histoire de Sami et de Christèle. Mais ça peut-être aussi l'histoire de Alison et de Maxime, de Jessica et de Bryan, d'Emma et de Romain... Des amoureux qui s'embrassent avec la langue en mangeant. Et le serveur qui les voit, qui dit beurk. Pourtant c'est beau deux personnes qui s'embrassent. Oui mais pas en mangeant. Poulet et poisson, ça s'embrasse pas bien ensemble. Ça laisse un drôle de goût dans la bouche. Et ça dérange les clients des tables à côté. Alors le serveur leur demande de partir. Sans dessert. Ça leur apprendra à mieux se tenir. Ou alors c'est l'histoire de deux amoureux qui doivent prendre le train. Manger vite. Pas de temps à perdre. Et surtout ne pas s'embrasser. C'est bien connu : qui trop embrasse, rate le train. Comment savoir ? Je regarde le ticket de caisse que je viens de trouver sur le trottoir. Ils ont mangé à la table trois, poulet rôti, poisson du jour, 21 euros 80. Pas cher... Ils ont mangé en tête à tête. Les amoureux sont seuls au monde, dit-on. Moi, j'ai beaucoup d'amis. J'aimerais bien manger avec quelqu'un. Un copain, une fille. Je



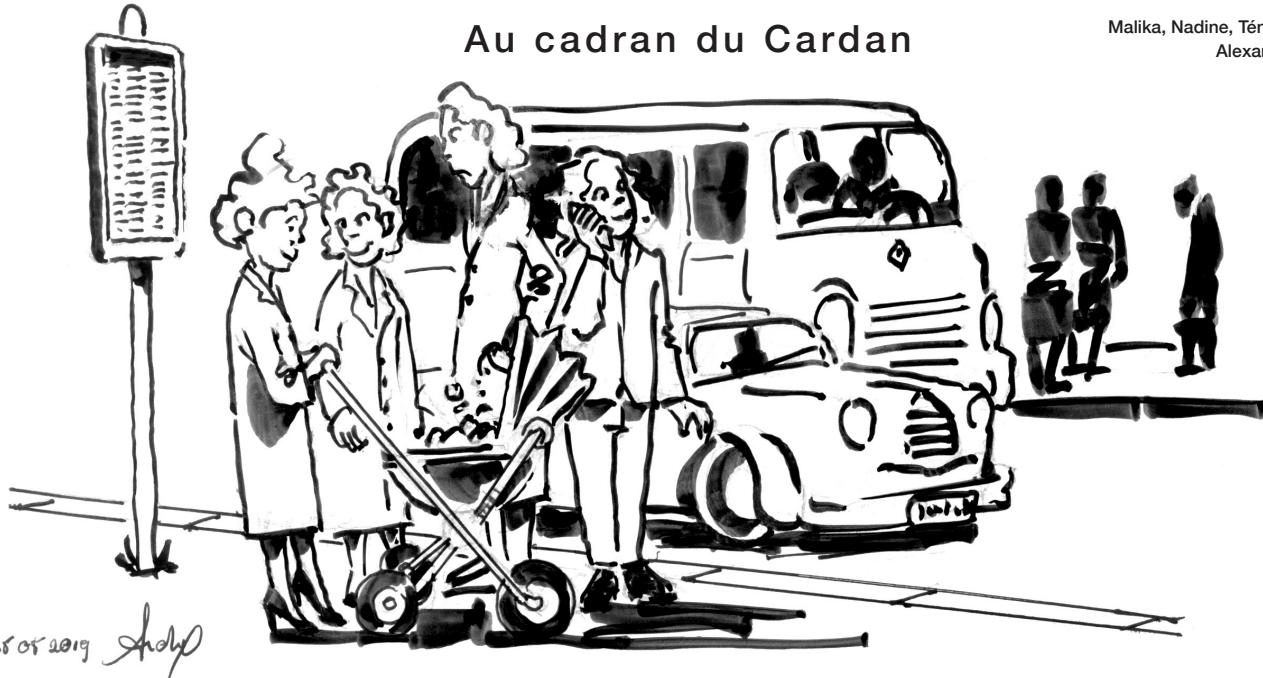
prendrais le poisson parce que je suis un peu gros même si ça ne se voit pas. J'habite Beaucamps-le-Vieux, dans la Somme, dans les Hauts-de-France. Je suis déjà allé en Angleterre. J'ai beaucoup d'amis et je rêve de rencontrer des stars. Mais il n'en vient jamais ici. Je pourrais en faire venir pourtant, par l'imagination, à partir d'un simple ticket de caisse. Je ferais venir Emma Watson... Nous irions au restaurant... Je rêve bien sûr. Pourquoi pas un T-rex u des zombies, tant qu'on y est. Tout en bas du ticket est écrit : nous vous remercions de votre visite et vous souhaitons une bonne journée. Je froisse le ticket, en fais une boulette que je jette dans la première poubelle que je trouve. Ouais, c'est ça, bonne journée...

# Au cadran du Cardan

Malika, Nadine, Téné et Octave, Lœtitia et

Alexandre Dumal, dit Charly.

Illustration: Andre.



Le rendez-vous était fixé à 9 h 30, devant le local du Cardan, à Abbeville. Lœtitia, mon accompagnatrice, et moi sommes arrivés avec dix minutes de retard. Mais pour autant, ou pour au temps, il n'y avait personne qui nous attendait devant le local. Lœtitia téléphona à une des trois femmes qui devaient venir.

– Vous êtes où ?  
– On est à l'arrêt du bus...  
– Quel bus ?  
– Ben le car...  
Celui qui doit nous amener à Amiens.  
– Mais ça c'est pour demain. Aujourd'hui, c'est au local d'Abbeville... fait Lœtitia en ajoutant: bougez pas, je viens vous chercher. Elle repart en disant qu'elle en a pour un quart d'heure, pour faire l'aller/retour entre ici et l'arrêt du car, et qu'en attendant je pouvais faire du café.

Ce que je fais.

Elles arrivent. Le café est chaud.

Elles sont deux, avec Octave.

Puis, elle aussi en retard, arrive la troisième. Elle nous explique tout de suite qu'elle devait faire une prise de sang pour une maladie rare dont la science n'a pas encore trouvé de remède: la sarcoïdose.

– Une maladie qui me bouffe! dit-elle. Je suis grosse, comme vous voyez, pourtant je mange normalement, mais je suis pleine d'eau à cause de la cortisone.

C'est dit sans la moindre gêne.

Un ange passe, nous buvons nos cafés et Octave s'endort. Dans sa poussette, il a dix-huit mois aujourd'hui.

Ah le temps!

Et chacune raconte un pan de sa vie.

– Mon fils est en prison...

Je ne sais pas pour combien de temps, il doit passer bientôt en jugement. Et les trois-huit à l'usine, et la pointeuse, et la carte de séjour pour dix ans. Et ces trois mois où ils m'ont coupé le RSA, j'avais plus rien.

– Et moi, vous allez pas y croire, mais pour cinq minutes de retard, lors d'une formation de mise à niveau, j'ai été insultée par une stagiaire.

Je n'ai rien dit, mais elle a recommencé. À bout, cette fois-ci, elle insultait ma mère et ma famille, une dingue, je l'ai giflée.

La formatrice du stage a fait un rapport et je suis devenue une personne agressive. C'est devenu un véritable harcèlement, car mes employeurs contactaient la directrice de la formation qui donnait cette image de moi.

Et puis, toutes les trois, avec leurs histoires forcément différentes, elles ont été en C.D.D., oui, en contrat à durée déterminée. Espérant avoir un jour un C.D.I. I comme indéterminé.

Tic tac, tic tac... Au cadran du Cardan le temps s'écoule. Nous allons bientôt devoir nous quitter. La fin de notre brève rencontre.

Mais c'est quoi toutes ces histoires de temps, dont on dit souvent qu'il passe trop vite.

Alors que le temps ne passe pas, mais que c'est nous qui passons.

Et pourquoi ce passage, court ou long, de ce qu'on appelle l'existence, est-il parfois aussi exécrable ?

Un ange passe. Silence.

Et l'une d'elles, comme pour conclure, alors qu'Octave se réveille, lance en se levant pour me faire la bise:

– On apprend tous les jours!

– Oui, lui dis-je, c'est long l'enfance.

# Les règles du jeu

Mazarine Essaghe, Karine Lefevre,  
Céline Jolibois, Sabine Moniaux, Théo Blot,  
Hélène Verstraete, Chantal Ledoux,  
Isabelle Muegut et Ella Balaert.  
Illustration: Fraco.

**La vie**, c'est plein de règles, et une règle, c'est pas toujours drôle. Mais comme ça invite à la transgression, ça peut quand même devenir amusant. On peut toujours jouer avec des règles. C'est une manière de jouer comme une autre.

La vie c'est plein de jeux, foot en salle, ping-pong, volley, basket, le jeu de dada, le poker de Théo. Les jeux de vidéo. Les jeux de rôles. Le jeu de sept familles.

Mais attention, ça ne veut pas dire que la famille, c'est forcément une partie de plaisir. La famille, c'est un jeu de rôle pas toujours drôle. Parfois, on est enfant unique, on échange avec son chien, il écoute... mais il ne répond jamais. D'autres fois, on a plein de frères et sœurs, 4, 9, jusqu'à 21, comme la tata de Sabine. Elle aurait dû en avoir 22, elle aurait monté une équipe de foot avec remplaçants. Au Gabon, c'est l'homme qui a plein d'enfants avec 4 ou 5 femmes, pas une seule femme avec son corps !

Le corps aussi c'est plein de règles. Surtout celui de la femme, régulièrement. Mais pas que, tout corps a ses lois, ou bien est dans un certain état. Et l'État du corps, c'est pas rien. Ça nous gouverne. Il nous joue des tours, le corps. C'est un bon ou un mauvais joueur, ça dépend des jours, des fois quelque chose se dérègle, on tombe malade.

C'est comme la société. Il y a des «jeux de société» le trivial pursuit, le dobble... mais est-ce que la société c'est un jeu ? On peut pas tout retourner, sinon ça nous retourne aussi le cerveau, mais la société c'est un jeu: de pouvoir, de puissance 4, ou 40 ou CAC 40.

Pour jouer il y a aussi les mots... Céline fait de la boxe et son chien, c'est un boxer. Il mange un poulet par jour. Céline aime bien le poulet, mais pas trop les poulets. La lapine de Mazarine est très câblée, hyper connectée: elle mange les chargeurs électriques, et le singe de Karine, lui, c'est la talbot de tata: c'est bête, hein, les bêtes. Sabine, elle a aussi un chinchilla, une boule de poils qui porte un nom d'apéritif, sauf que le Gin chilla, ça se boit, mais le chinchilla, ça ne se boit pas. Ça ne se mange pas non plus. C'est pas un poulet, ni un lapin. Ni une talbot.

La société, c'est plein de gens avec des mots, doux ou pas: quand la maîtresse dit «tu rumines comme une vache», c'est elle, la peau de vache, et faudrait lui faire la peau. Les mots, faut pas les garder dans la tête. C'est comme les bébés. J'en connais une, deux jours elle est restée coincée entre la vie et la mort, la tête sortie de la mère, le reste encore dedans. La mère s'épuise, le bébé s'étouffe. Au bout de deux jours, le médecin demande, qui on sauve, la mère ou la fille ? Le père choisit la fille. La mère entend mais se tait, la pauvre. Le bébé entend mais ne se tait pas. Elle crie. Le cri la propulse hors de la mère, et les sauve toutes les deux. Les mots c'est pareil, faut les sortir, pour être sauvé.



# Au lieu d'écrire pomme, j'écris poème

Pierre, Christel, Marie-Christine, Christophe et Christophe, Hubert, David, Dominique, Céline, Awa, Thierry, Stéphane, Didier, Franck avec Gérard Alle, illustration : Andre.

En entrée, des carottes râpées.  
Fallait mesurer la taille du champ de carottes orange pour les subventions de la PAC. Orange, comme le soleil de l'hiver. Pas longtemps. Jamais trop longtemps dans un boulot. Parce que je fuyais. J'ai Bac plus 5, quand même, alors on m'a mis à recenser les poules, les vaches et les tracteurs, dans les fermes. Mais je fuyais. Alors, on m'a enfermé dans un centre d'appel. L'enfer! J'ai tenu 3 semaines. Après, j'ai fait adjoint administratif. Pareil. Je fuyais. En fait, je crois que je fuyais le travail, à moins que ce soit le travail qui me fuyait ?

En plat de résistance, lapin-frites et vin rouge. Parce que c'est dimanche. Un dimanche rouge comme une bouteille de bordeaux dans ma tête étoilée. Un dimanche rouge comme les patates dans l'arbre de Montdidier. J'en oublurai presque le Bourbon 4 Roses de l'apéro. Mais je n'oublierai jamais ta robe rose, tes joues roses, ni les paquerettes blanches et roses que j'offrirai aux filles du printemps en leur faisant un câlin. Suis pas méchant. Dimanche je vais voter. Rose ? Rouge ? Bleu ? Voter c'est un

droit, et un choix, pour essayer d'améliorer notre condition. Le capitaine, il dit qu'il va voter pour les crottes de chien de la Marine. Pas moi. Il est à qui ce ski qui est passé à 2 doigts de ma mère ? C'est toujours pareil, c'est comme quand l'avion atterrit : la peur, la peur du lendemain, l'angoisse que la vie réserve encore une mauvaise surprise, la vie avec ses secrets de famille, son héritage caché et sa maltraitance, avec la directrice qui me fuit des baffes parce qu'au lieu d'écrire pomme, j'écris poème. J'avancais pas assez vite. J'étais pas rentable. J'en ai vu, des psychologues, des orthophonistes. Avant d'y aller, je me remplissais le ventre de lait, pour que ma tête arrête de gamberger. Mais au juste, qu'est-ce qui fait qu'on est différents ? Un truc dans le cerveau qu'on voit sur la radio ? Suis pas méchant !

Fromage et dessert. Camembert-Maroilles et gâteau. Je faisais de l'escalade, je rêvais de descendre en parachute, et au réveil, j'ai trouvé mon colocataire mort dans son lit, sans avoir eu le temps de déguster le gâteau jusqu'au bout. La vie qui bascule.

La vie qui bouscule.

C'était avant. Je n'avais pas encore trouvé ce que je cherchais. Maintenant, je suis le chevalier blanc, logé au Château Blanc, et je baise la main de Céline, la Duchesse Blanche, sous le soleil bleu, près de l'arbre aux feuilles violettes. La vie a repris des couleurs. Demain, j'écrirai enfin. Je dirai ce qui m'est arrivé autrefois, et qu'il était si difficile d'oublier. Hier encore j'avais 20 ans... La nuit, je relisais mon livre d'histoire de France, en me disant : c'est pas possible que tout cela soit arrivé. Bientôt, c'est mon histoire, que je relirai, en me disant que c'est bien possible que ça me soit arrivé. Beaucoup de gens ont des idées toutes faites sur nous. Mais je vais vous dire une chose : deux intellectuels assis n'iront jamais aussi loin qu'un con qui marche. Suis pas méchant. Mais je peux le devenir.



# Eau, Herbes, Arbres

Trois récits et une chanson du grand, du très grand, au fait du Plus Grand livre de la Nature.

1

La Gloire au Combat, revenant de guerre, croisa un buisson de raiponce, qui la saigna au doigt pour cause de tentative de vol de fleur. On aurait pu penser qu'une égratignure d'épine, la Gloire au Combat ne la sentirait même pas, elle qui se retrouvait tailladée de partout à chaque bataille. Allez comprendre, elle se mit à hurler de façon effroyable. Celui qui Porte le Laurier se trouvait à quelques kilomètres de là, sous un cerisier en fruits. Il s'entraînait à déclamer le discours qu'il ferait le lendemain en l'honneur de la Gloire au Combat. Au cri il courut ventre à terre. Sur le chemin, il cueillit trois feuilles de plantain. Il en mâchouilla deux dont il fit un emplâtre. Une fois arrivé il l'appliqua sur le doigt de la blessée et enroula la troisième feuille par-dessus, en guise de pansement. Cela fit à la Gloire au Combat une bague verte du plus bel effet.

2

Fleur des champs aimait raconter à sa fille, Jeune Pousse, que ses grand-mères, l'une allemande, l'autre italienne, avaient poussé dans de riches propriétés à l'étranger, parmi les Lys et les fleurs chics. Cela avait le don de faire verdoyer Jeune Pousse, qui rétorquait avec la morgue typique des adolescents : « Et alors ? Ça nous fait une belle tige ! » Lumière, sa marraine, qui passait un jour par là : Je ne sais pas si elles sont belles, en tout cas, moi, les tiges, je les éclaire pareil ; qu'elles poussent aux champs, sur un mur ou dans les jardins du Palais de l'Élysée !

3

Le fleuve Jourdain aimait passionnément Marguerite, une fleur qui avait pris racine sur le rivage du lac Houlé. Tous les jours, roulant ses eaux depuis le mont Hermon jusqu'à la Mer morte, il traversait le lac et rosissait en passant auprès d'elle, sans oser lui déclarer son amour. Marguerite n'en disait pas plus de son côté. Elle dura ce que durent les fleurs, jusqu'à ce qu'un soir, elle laisse tomber ses pétales comme toi tu t'effeuilles avant d'aller au lit.

Claire Ubac avec Maxence, Lilou, Laurent, Chloé, Jordan, Lucie et Océane.  
Illustration : Fraco.



Elle éparpilla ses graines à bébés-marguerites et s'évanouit dans la nature. Le lendemain, Jourdain, passant à l'endroit où avait crû sa bien-aimée, trouva à sa place un tapis de myosotis – ces fleurs bleues qu'on appelle en anglais des *Forget Me Not*.

4

Telle une libellule déconfite  
Je stationne sur le magnolia  
J'ai le hoquet je fais des « Hips »  
Et je dégringole jusqu'en bas.

Telle une coccinelle logique  
Je survole les mathématiques  
Si vous voulez compter les points,  
Ils sont au nombre des sept nains

Telle une méduse magnifique  
Je dérive au gré du courant  
Mer, Père, Océane, Océan :  
Tous plaisent à l'animal hydraulique !

Tel un scarabée symbolique  
Je m'envole dès qu'on me saisit.  
Qui aime veut prendre... C'est ça le hic.  
Moi je suis le Soleil, je suis la Vie !

# Nos abîmes auprès d'une fleur abimée

Alessandro avec Anita, Carole, Laurence, Maryline, Patrick, Sandra, Thérèse.  
Illustration: Madeleine Bui.



À l'orée de la forêt, une femme en fuite trouva un homme à genoux près d'une fleur abimée, à la tige pliée et aux pétales crispés. En croisant ses yeux, elle comprit que, comme elle, il fuyait des abîmes.

– Qu'est-ce qu'elle a ?  
Elle me fait si peur !  
– Ce n'est qu'un simple Narcisse, il souffre, tu vois ! Il faut le soigner.  
La femme s'agenouilla près de lui.  
– Mais comment ?  
– Guérir, c'est combler d'affection et de mots ce qui a été envahi de peur et de silence. La nature trouvera sa solution. Ils le contemplèrent, le touchèrent en le nettoyant de ses parasites :  
– Je ne t'ai jamais vu, tu n'as pas l'air d'un homme comme les autres.  
– J'ai grandi près des mines, dans une campagne pleine de cadavres et de souvenirs

de guerre. Je devais faire mon service militaire, j'ai trouvé normal de m'enfuir et je me suis caché du monde. À mon retour, j'ai été condamné à la prison pour désertion. Depuis, je vis près des fleurs comme un rejeté, à la marge des regards des autres. Mais ça ne me pèse pas, je ne peux pas vivre autrement, et ainsi je suis même heureux ! Parle-moi plutôt de toi, pourquoi es-tu si tremblante et abimée ? Un homme dur ?  
– Non, une ordure.  
– Ah !  
– Il m'a battue, violée, plongée dans des cauchemars si profonds qu'au réveil je me sentais sale au point de devoir me frotter très fort sous la douche. Il a tué une partie de ma vie, mais pas mon envie de vivre. Lassée de ses menaces, je me suis barrée, j'ai marché longtemps. Et me voilà, ici, face à une fleur qui me fait peur rien qu'à la regarder, puisque c'est

justement un Narcisse qui m'a fait souffrir. Il ne mérite pas de guérir !

– Hmm... Pourquoi pas ? Un Narcisse a son caractère, pour le soigner, il ne faut pas avoir peur, juste tout lui enlever et le rendre dépendant des autres. Celui-ci, par exemple, comment pourrait-il faire sans nous ?

– Tu me fais rigoler, les paroles ne peuvent rien guérir.

– C'est vrai, la parole n'est pas tout, il y a tous les autres langages auxquels on ne songe pas, qui peuvent soigner.

La femme éclata de rire :

– Mais tu te prends pour un toubib ?

– Non, les docteurs ne peuvent pas calculer le pourcentage de l'espoir, tandis que moi...

– Assez ! Tu délires ?

– Ah ! Tu crois ça ? Moi ça fait longtemps que j'ai arrêté de croire qu'on n'est rien que des cerveaux. Je préfère ressentir les choses plutôt que de les analyser.

Alors, en proie à des vertiges, la femme lança son cri de guerre, en crachant des nœuds si serrés que l'homme dut fermer les yeux et cracher aussi les siens pour ne pas s'enfuir et continuer à rester près d'elle. Affranchis du sens du temps, ils confrontèrent leurs abîmes sans en faire une hiérarchie de la douleur, en parlant, crient, pleurant et finalement en souriant.

C'était presque la nuit, quand l'homme se pencha vers le Narcisse et s'écria :

– Regarde !

La tige se dressait à nouveau, les pétales, reconnaissants, se fermaient, assoiffés de repos.

## Décompte avant les bisous

Texte de Samuel, Maurine, Quentin, Cylia, Jeanne, Lucia, Faustine, Julie, Killian, Aude et Pascal, du collège d'Ailly-sur-Somme.  
Illustration: Fraco.

5,4,3,2,1... Bientôt minuit!  
5,4,3,2,1... On se souhaite une bonne année!  
5,4,3,2,1... ON VA MOURIR!

C'est la fin du monde, c'est comme ça,  
pas autrement, c'est le rideau qui tombe,  
on n'y peut rien!  
Et on n'a pas le choix, tout va mal.  
Il suffit de regarder autour de nous.  
La terre gronde.  
Les étoiles s'éteignent.  
Le soleil clignote.  
La mer monte et les glaces fondent.  
On va mourir, je vous le dis, on va finir noyés,  
brûlés, pétrifiés, stratifiés, frigorifiés,  
découpés, momifiés.  
On va mourir, oui.  
Une comète va nous tomber sur le nez,  
un ouragan va nous décoiffer,  
une bombe nous péter à la gueule.  
5,4,3,2,1... On est mort.  
5,4,3,2,1... Et il n'y a pas que nous.  
Les abeilles bouffent de l'insecticide,  
les orangs-outans étouffent dans le Nutella,  
les rhinocéros vendent leurs cornes aux Chinois,  
les ours polaires crèvent de faim, les loups  
portent des dentiers et les licornes  
crachent des paillettes.  
  
5,4,3,2,1... On va mourir, et pas de rire.  
5,4,3,2,1... On va pourrir, vomir,  
s'endormir à jamais.  
5,4,3,2,1... On va...

J'ai pas envie, moi, de mourir, mais pas du tout.  
Je veux des bisous, je veux minuit mon nez dans  
ton cou. Je veux des rires et du champagne,  
je ne veux pas compter le temps qui crève.  
Pour ça, il faut arrêter de polluer, de consommer,  
de croire les hommes politiques qui sont les  
pires menteurs. Il faut aussi arrêter de produire,  
de trop manger. Il faut savoir partager,  
savoir donner.  
Il faut presque arrêter de respirer.  
Et ouvrir les yeux, s'étonner en silence,  
regarder le ciel, la fleur, l'abeille.  
Il faut aussi voir l'amour dans les yeux  
des autres, savoir le saisir, savoir l'offrir.  
5,4,3,2,1... J'ai pas envie de mourir, non.  
5,4,3,2,1... J'ai pas non plus envie  
de survivre.

Le monde serait trop moche sans mes amis,  
le monde serait trop triste sans Lucia, Jeanne,  
Faustine et Julie. Puis, si le monde n'existe plus,  
avec qui on passerait des nuits blanches  
au téléphone ? Qui Killian arroserait avec  
sa bouteille d'eau ?  
Non, les amis, on arrête maintenant le décompte,  
on oublie les secondes,  
le temps qui meurt et on vit.  
5,4,3,2,1... Entendez les rires des enfants  
au bord de la Somme  
5,4,3,2,1... Entendez les ricochets  
avant les batailles d'eau.  
5,4,3,2,1... Entendez nos rêves, le rêve de nos  
vies et laissez-nous le temps de les vivre.  
5,4,3,2,1... Et juste pour vous, juste pour finir  
et vous faire rire aussi, écoutez cette petite  
chanson débile que nous aimons tous à la folie:  
« Baby Shark »

5,4,3,2,1... Et merci de nous laisser la Terre  
en bon état avant de quitter la salle !



## Je veux des papiers

Une chanson de Fatma Yayikan, Milkii Abdi, Kamal Edao, Kamaal Mudasir, Sylvie Delattre, Jennifer Agbonghe et Gilles Larher.  
Illustration: Madeleine Bui.

Nigeria, Éthiopie, Turquie :  
nous, on a tout laissé derrière.  
Pour venir travailler ici,  
sortir des griffes de la misère,  
Échapper aux guerres, aux combats,  
à la peur qui règne partout.  
Des choses qu'on n'imaginait pas,  
avant qu'elles viennent pleuvoir sur nous.  
Pouvoir manger, plus avoir peur, travailler, gagner  
de l'argent,  
Dormir chaque nuit quelques heures ;  
regarder grandir nos enfants.  
Leur offrir un monde meilleur  
pour qu'ils n'aient jamais à trembler,  
Pour que notre amour protecteur puisse  
suffire à les protéger.

Après les papiers, ça ira. Au moins,  
y'aura plus à attendre  
Sans savoir si on restera.  
Sans savoir si on va nous prendre.  
Toutes ces centaines de kilomètres,  
pour cette angoissante loterie :  
On nous dit: «pas sûr» ou «peut-être»,  
plus rarement «je vous ai compris.»

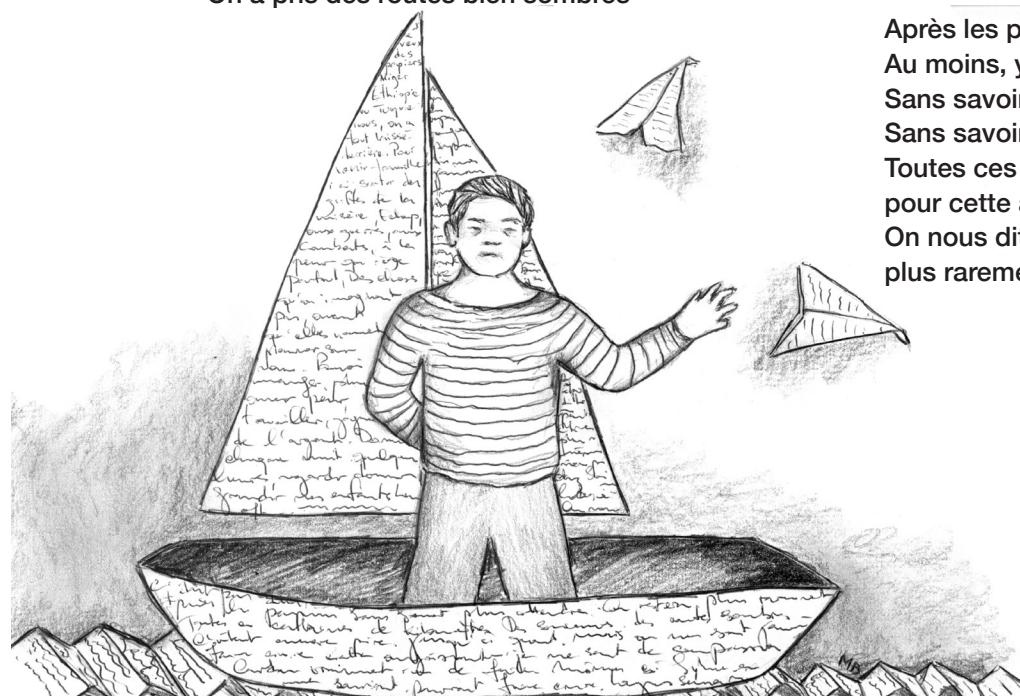
C'était difficile au pays. Sinon, on y serait resté.  
C'est pas «Erasmus», on a fui. Pas d'autre choix  
que se barrer.  
Il y a des gens qui voyagent.  
Nous, ça s'est pas passé comme ça.  
Des souvenirs pour seul bagage.  
Plus jamais se sentir chez soi.  
On a pris des routes bien sombres

et c'était encore pire sur l'eau.  
Parfois, on est devenu des ombres.  
Elles valaient pas bien cher nos peaux.  
Ici, on se croyait tranquille.  
Mais on ne sait pas jusqu'à quand.  
Nourrissez l'espoir, il grandit ;  
mais le faire mourir tue des gens.

Après les papiers, ça ira.  
Au moins, y'aura plus à attendre  
Sans savoir si on restera.  
Sans savoir si on va nous prendre.  
Toutes ces centaines de kilomètres,  
pour cette angoissante loterie :  
On nous dit: «pas sûr» ou «peut-être»,  
plus rarement «je vous ai compris.»

Au pays, si un parent meurt,  
je peux même pas lui dire au revoir.  
Aller saluer un frère, une sœur,  
une mère, un père, notre mémoire.  
Il y a plus de larmes en moi  
que je ne sens de compassion  
Chez celui qui traite mon cas  
au sein de l'administration.  
Apprendre le français au Cardan,  
ça n'a vraiment rien de facile.  
Même si Sylvie, en me souriant,  
pourrait faire croire que c'est tranquille.  
L'intégration, autre périple,  
mais d'ici quelques longues semaines  
Savoir écrire le mot «avenir»  
dans une autre langue que la mienne.

Après les papiers, ça ira.  
Au moins, y'aura plus à attendre  
Sans savoir si on restera.  
Sans savoir si on va nous prendre.  
Toutes ces centaines de kilomètres,  
pour cette angoissante loterie :  
On nous dit: «pas sûr» ou «peut-être»,  
plus rarement «je vous ai compris.»



# Lecture à Vitesse Furieuse ou Une Autre Réalité

Leonor Figueiredo avec Nandinho, 420, John Player, Faray, Illuminati, Bolinhos, Brankinho, Biel, Zezé et PAM. Illustration: Pam.

Il y a une ligne qui sépare  
ma cité du commissariat.  
Il y a une ligne qui sépare  
ma bagnole de la route.  
J'aime les bagnoles pour les foutre en l'air,  
j'ai connu une super meuf dans le GTA.  
Je me suis chopé la rampe,  
le volant s'est coincé,  
j'ai fait marche arrière à la rotonde  
et j'ai crevé un pneu.  
Au centre commercial Parque Nascente,  
j'ai vu un accident,  
et j'étais sur la vidéo Gaia-Chelas  
mais pas devant,  
le Panamera n'était pas à moi,  
mais je l'ai vu, même à l'intérieur,  
je suis toujours là mais pas au bon endroit,  
jamais au centre.  
Et le mec qui a acheté une Mercedes  
et l'a offerte emballée  
comme un paquet-cadeau,  
t'imagines le boulot ?  
La Mercedes est chère  
mais l'effort qu'il faut  
pour emballer une bagnole ?  
Il me reste le 13 – manque de pot pour eux,  
j'ai eu de la veine.  
La base 51 – aliens sans passeport,  
l'heure 4h20 – pas la peine de le dire  
sans ça le 2045 va venir demander pourquoi.  
Je veux tout bonnement sortir,  
je ne vais plus voler,  
je veux pouvoir dîner avec mes parents,  
repasser, dormir, bouffer,  
être à l'aise quand je vais aux wc.  
Mais là je ne rime pas  
car fric ne rime pas avec cité  
et maison ne rime pas avec fil barbelé  
et délinquant ne rime pas avec mon nom.  
Rentrer chez soi c'est voir que tout a changé,  
les gosses ont grandi, il y a des mariages,  
et le plafond de ma chambre  
me semble beaucoup moins grand.  
Ne me dites pas «jamais»,  
je ne vis pas lentement.  
Ne me dites pas que je vais perdre  
avant de commencer à jouer.  
Être libre c'est pouvoir manger  
les fruits de la sangria  
et les gâteaux de cette pâtisserie  
sont ce qu'il y a de mieux à Aleixo.

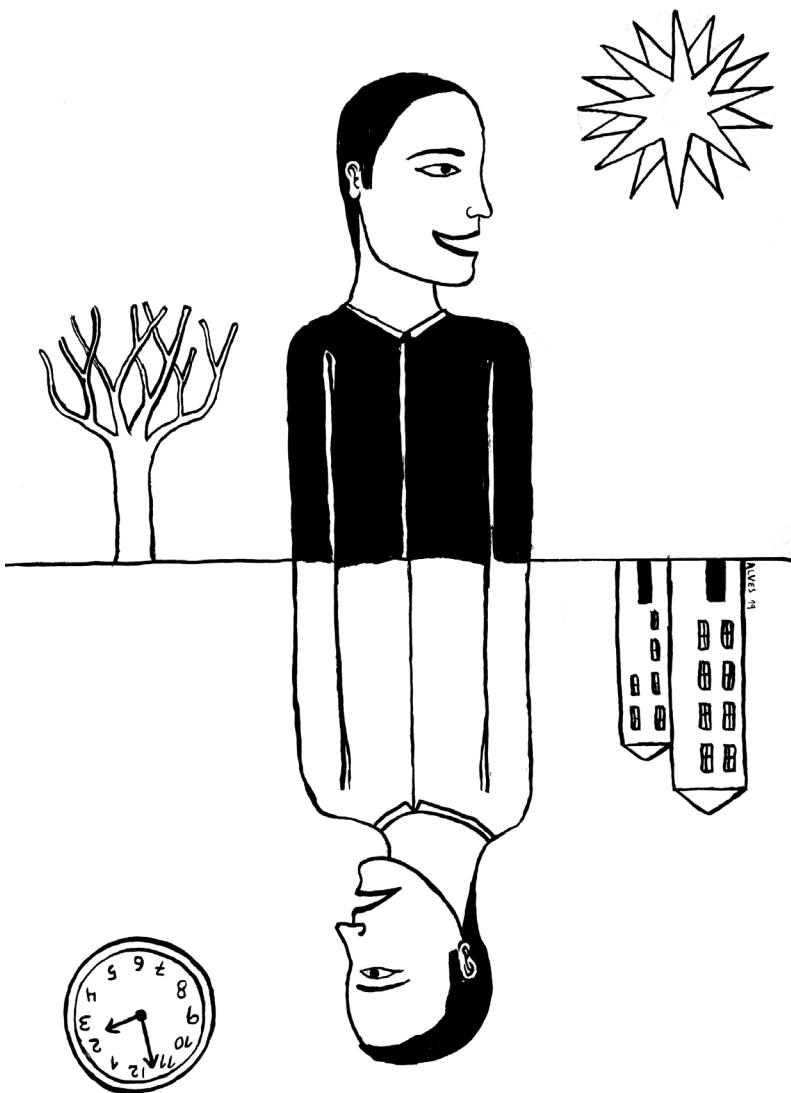


# Des aphorismes en famille

Emílio Remelhe avec Armando, Bruno, José, Manuel, Miguel, Manuel, Paulo, Pedro, Renato, Rosário, Rui, Sandro e Valdemar et João Alves dans la Comunidade Terapêutica da Ponte da Pedra. Illustration: João Alves.

La loyauté ne crache pas sur la soupe.  
Le pire de l'amour est toujours la douleur.  
La conquête est la cécité du point de vue.  
L'illusion la plus grande se produit lorsque le gant feint d'être la main.  
La malhonnêteté est majeure dès sa naissance.  
La légèreté de l'être sent parfaitement le poids qui la fait descendre.  
Quant à l'engagement...  
j'y penserai dans un petit moment!  
Accepter est assaisonner la salade avec plus d'huile d'olive et moins de ce vinaigre qui interroge.  
C'est la facilité avec laquelle on démolit qui est difficile à avaler et ravalier.  
Savourer une rime c'est lire avec un zeste de plaisir.

Respirer est obliger l'air à entrer et sortir sans lui donner le temps de réclamer.  
Tu causes sans sortir de là où tu es... mais je te connais, j'ai déjà entendu parler de toi!  
Celui qui se cache dans son trou tôt ou tard deviendra fou.  
La maison que j'ai tatouée sur l'avant-bras, je veux, dur comme fer, l'avoir sous la main.  
Fumer une bagnole mobile, fumer une baraque figée, cela congèle, cela brûle, quand le froid est allumé.  
Viens me faire des câlins, ou va voir ailleurs si j'y suis.  
Corps à corps, on fait passer du toc pour de l'or.  
Pas de nouvelle bonne nouvelle, reste en stand-by perpétuel.  
L'éternelle lassitude dilate la trêve personnelle.  
Tout est sous contrôle, j'en arrive même à me réveiller dans le même lit que moi!  
Écoute et vois : les amerlocs ça rime à quoi ? Je marche en courant, entre ici et là, comme l'écureuil qui se hâte mais ne s'énerve pas.  
Parfois vite, parfois lentement, je n'ai qu'une envie : pousser des hurlements.  
Le chasseur le plus rodé est aussi celui qui rate le plus souvent sa proie.  
Ne dépense pas de munitions... Au lieu de tirer à tort et à travers, laisse-les toucher terre.  
Manger le pain pétri par le diable m'a montré ce dont je suis capable.  
Ce qui commence par être une scène remplie de gens, finit par être une scène d'un genre différent.  
Le silence de la vie est plus fort que le silence de la mort.  
Et que la pièce manquante n'empêche pas que le tout nous enchante !



# La révolte des Gilets « jeunes » !

Guillaume Chérel, avec les mots de Shaïna, Zellal, Sofiane, Rayane, Wissam, Noah, Mathéo et Christale, enfants du quartier d'Elbeuf, avec l'aide précieuse d'Océane, de sa sœur Maeva, sans oublier Corinne Roussel, de l'association Cardan. Illustration : Madeleine Bui.

- À toi de jouer!
- C'est marrant, ce jeu du Céréale Killer.
- Ferme ta bouche sinon ton nez va « tchiké din »!
- T'as dit quoi ?
- Ton nez, il va tomber...
- Mais pourquoi tu me dis ça ?
- Parce que ça « vo dracher », si tu continues à tricher.
- C'est vrai que le climat est lourd... ça va encore péter !
- Va z'y, lance-moi un défi.
- Mais de quoi tu parles ?
- Parle-moi des droits de l'enfant...
- Les droits de l'enfant ? Ça existe ça ?
- Ben oui, c'est comme les droits de l'homme... Enfin, faut le dire vite.
- Et les droits des femmes alors ?! Elles devraient avoir plus de pouvoir, les femmes... C'est quoi ton histoire d'enfant-roi, déjà ?
- Il s'agit des Cent mille Expressions. Trois jours consacrés aux droits de l'enfant, les 26, 27, 28 juin prochains.
- On pourra enfin s'exprimer...
- Pour dire quoi ?
- Qu'on veut faire ce qu'on veut !
- C'est impossible...
- Mais nan, ça veut surtout dire que les adultes n'ont pas le droit de faire tout et n'importe quoi avec nous, les mineurs.
- Par exemple ?
- M'enfumer, me faire boire de l'alcool, ou ne pas m'attacher en voiture.
- Y'a plus grave que ça !
- Quoi ?

- On n'a pas le droit de me harceler, ou d'abuser de moi...
- Tu veux dire sexuellement ?
- Tu sais très bien...
- C'est vrai qu'on nous écoute pas, nous les enfants. On nous dit toujours qu'on est trop petits pour comprendre... Comme si on était débiles ! Ma mère, elle ne m'écoute jamais.
- Qu'est-ce qu'il faudrait faire, à ton avis, pour qu'elle t'écoute mieux ?
- Qu'il lui pousse des grandes oreilles !!!
- Nan, sérieux, si on t'écoutait, tu voudrais dire quoi ?
- Qu'on veut plus de sport et de liberté ! Dans la nature...
- De sport ???
- Ouais, pouvoir faire du sport quand je veux... et respirer en paix.
- Moi je voudrais pouvoir tout casser !!!
- Moi je voudrais vivre sans mes parents !
- Moi j'aimerais insulter les gens...
- Qui en particulier ?
- Emmanuel « Macaron » !
- Si tu pouvais le rencontrer, le président, tu lui demanderais quoi ?
- Qu'il démissionne ! Ou je le mange...
- Moi je voudrais pouvoir sortir toute seule et ne plus aller à l'école.
- Mais comment tu apprendrais alors ?
- En s'amusant... sans cahier, avec que des ordinateurs et pas de maîtresse ! Que des récrés.



- Mais il faut bien des règles, sinon c'est le bordel !
- L'anarchie, tu veux dire ?
- Voilà, ça va chier !
- Mais t'es dur de la feuille, ou quoi ?
- Je rêve d'avoir une moto-cross et une Porsche !
- C'est bien ce que je disais : les moteurs, ça rend sourd.
- Y'a pas que les bagnoles qui rendent sourd...
- Moi, je voudrais pouvoir acheter tous les livres que je veux. Ça peut être dangereux un livre : ça donne la Chair de poule.
- Un jour, j'ai pleuré parce que mes parents ils criaient très fort.
- Ils crient parce qu'ils n'arrivent plus à communiquer...
- T'imagines, j'ai entendu ma mère appeler sa propre mère ! C'était flippant...
- Conclusion ?
- « Assieds-toi sur ch'cayelle, et ferme eud'bouc' », comme il dit mon papy.
- Ce qui veut dire ?
- Ferme-la et joue !

# Sport légendaire

Xavier avec Stéfie, Geoffrey, Enzo, Aurélie, Dicken, Victor et Laureline, illustration: Fraco.



Nous traitons quatre géants dans la maison de campagne, écrit-elle. Moi, j'ai rencontré cinq géants dans un collège. Un enfant est un géant qui ne le sait pas. Stéfie est une géante et je le sais. Elle demande, en juxtaposant des mots découpés : que peut faire l'Europe pour les hôpitaux handicapés ? Je l'ignore. J'aime son prénom, j'aime son style ; la question, brutale, coupante, est sans arrière-pensée. On peut faire du cinéma sans avoir des vieux TGV.

Oui, on peut faire du cinéma sans avoir des vieux TGV, Geoffrey. Je me passe ta phrase en boucle. Je la remachine à ma sauce : on peut faire des phrases sans avoir des vieux stylos. Des ciseaux et de la colle, et hop !

C'est mieux que l'Europe qui handicape les hôpitaux. Sans les vieux TGV, l'avenir s'écrit. N'est-ce pas Enzo ?

Mon métier c'est, écris-tu aux ciseaux et à la colle, mon

métier c'est la SNCF fait ma vie. Mon métier c'est la SNCF fait la vie. C'est fort, je ne sais pas par quel bout l'attraper. Tu ne t'arrêtes pas là. Encore à un point, poursuis-tu, encore à un point dans mon Courrier Picard. J'adore. Vous aussi ? Vous avez ici le plat et la palme d'or. Les bars-tabacs les plus cools. Dans les bars-tabacs les plus cools trône forcément une borne d'Arcade en bois de palette, pareille à celle qu'ils ont dessinée et que nous sommes allés voir à l'atelier. Elle ne sera pas peinte. Elle restera brute. Encore à un point, à un point près – le Courrier Picard déshabillé pour l'occasion. Tu découpes 'la peinture' et ça donne : La peinture est légendaire dans le sport. J'admire la phrase. Après, le temps se dérobe. On visite la cantine, on lit à l'internat, on déjeune à l'atelier. La mémoire éparpille les morceaux qu'on recolle

au soir ou qu'on abandonne sur le bas-côté.

Chaque jour qui passe alimente le cut-up de la mémoire. Je recompose un vendredi à Guy Maréchal en compagnie des géants.

Aurélie écrit : Le portrait de chamboule-tout a peur. Le portrait a peur, et non pas j'ai peur du portrait. Écrire chamboule tout. Le portrait a peur de la phrase qui chamboule tout.

Alors, Dicken produit une pensée qui va loin et prolonge cette idée du portrait impossible. Il écrit : un sauvetage tué par balles veut tout dire dans un documentaire. Vous voyez ?

Non ?

Moi si. Il a une voiture à l'ancienne.

Une voiture qui me chamboule. Pourquoi ? Parce que.

Parce qu'il a volé, Monsieur Notre-Dame est condamné. J'ai pris ta phrase à l'envers, Aurélie. En trois coups de ciseaux, la vérité éclate.

Jean-Claude le patron n'est pas facile.

Tu as raison, vous avez raison, nous avons raison. Je remixe le cut-up de cette belle journée.

On peut tourner un film dans la maison de campagne et se déchaîner contre Trump pour faire mieux que les fonctionnaires du Bundestag.

Cinq géants m'entraînent dans un sport légendaire qui fait la vie plus cool qu'une palme.

Ça veut tout dire. Dans un documentaire scandaleux, le sauvetage est criblé de balles. Nous, à la fin, on a goûté sur l'herbe. Le portrait n'avait... même pas peur.

# Je sais nos cris par cœur

John, Swan, Sullivan, Noelyne, Lindsay, Victor, Alban, Nathalie et Nadine Brun-Cosme.  
Illustration : Scaglia.

Quand je suis née, j'ai crié.  
Il y avait maman et ma tata.  
Papa n'était déjà pas là.  
Après, on a vécu dans des villages. Six. Toute une farandole. Et dedans, nos maisons. Celles avec trop de bruit. Celles avec du jardin, peu. Celles avec du silence. Six maisons.

À la première, mes parents se sont séparés. Brusquement. Ils étaient là et ils n'étaient plus là.

À la deuxième, sûrement, ils auraient pu se remettre ensemble. J'attendais. Mais ils ne l'ont pas fait. Je n'osais pas parler, je cachais les CD qui me faisaient peur. Je ne lisais rien. J'attendais. Ça prend un temps fou, attendre. Attendre trop ça mange le cœur.

À la troisième maison, j'allais jouer au foot pour être seul avec papi, dans notre jeu et dans notre silence. C'était bien, le vent dans les oreilles pendant que je courais, sans penser, sans rien entendre d'autre que les cris de joie de papi qui m'appelait.

À la troisième maison, j'ai réappris les cris de joie. À la troisième maison, j'ai réentendu mon prénom.

C'est à la quatrième maison que mon demi-papa est venu. Je me suis remise à lire. À lire. Pas à écrire.

Les histoires des autres, c'est rassurant. On entre dedans et ça tisse un cocon de mots, ça rend doux tous les angles et ça recoud le monde. Je lisais pour moi. Mais je n'écrivais pas. J'écrivais pour les autres, pour

faire plaisir, pour rassurer, pour montrer que je savais.

Et puis, ce fut ma quatrième maison. Ma quatrième maison, c'était la plus belle, la plus tendre, la plus fragile. Rouge de toit, brune de terre et de livres, toute couleur de jardin. Tout tendre et très friable. Mon demi-papa est parti. Brusquement. Il était là et il n'était plus là. J'ai refermé les livres.

Je ne sais plus ce qu'était la cinquième. Je ne sais pas comment dire du silence. Des couches et des couches de silence à l'intérieur. Je me souviens seulement que j'ai appris à faire le cri sans bruit, la bouche toute ronde et l'élan dans la gorge arrêté.

Dans le temps de mes six maisons, j'ai eu le temps de savoir tous les cris. Le cri de quand je suis fâchée parce que ma sœur joue avec mes jouets. Le cri de la colère quand mon petit frère se sauve sur la route des voitures. Ça, c'est le cri de la colère qui sauve. Le cri de peur quand mon chien mord. Maintenant, je sais nos cris par cœur.

Tout le temps de nos six maisons, pour la fête des Mères, j'ai dû apprendre à faire deux cartes. De la même taille, exactement, avec dessus, le même cœur, exactement. Qu'il n'y ait surtout pas de jaloux. Je me disais que si mes parents avaient été ensemble j'aurais pu inventer: faire une plus grande pour mon papa, puis une plus

grande pour ma maman.

À tour de rôle.

Et elle aurait dit :

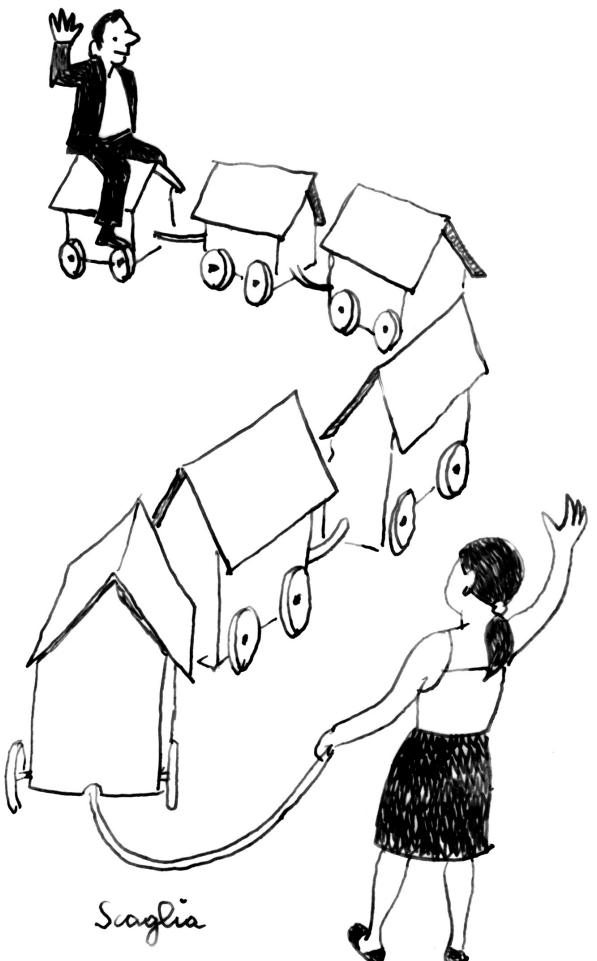
– Alors comme ça,  
tu aimes moins papa ?  
Papa m'aurait attrapé dans ses bras et on aurait bien rigolé tous les trois.

Ils ne se seraient pas fâchés.

À la dernière maison,  
mon père est revenu. Brusquement. Il n'était plus là et puis il était là.

Maintenant je sais.

Il faut six maisons,  
pour faire revenir un papa.



« Le poisson dans l'étang est rouge mais ce n'est pas parce qu'il a été peint. » Tous ont ri. Comment savoir quelle est la couleur des choses du pays dans lequel je suis dont j'ignore tout. Je viens d'ailleurs, du Soudan ou de l'Érythrée après avoir fui et traversé les mers, le désert, l'horreur. Mon pays d'origine, je ne l'oublie pas. J'en suis du doigt les contours sur la carte de l'Afrique et je refais le chemin qui m'a guidé jusqu'ici. Des semaines, des mois dans la faim, le chaud et le froid. Je le dessine ; je peins des visages, des paysages ; j'écris ; je joue des notes de musique : mon pays, je l'ai dans la tête. J'appelle au téléphone ma famille, ceux qui sont restés et sont encore vivants « Mes deux frères sont morts je n'y retournerai pas. Si j'y retourne, je suis mort. » Je suis en France désormais et je la découvre pas à pas. La libellule ? Oui, elle vit sur les étangs. Pas la coccinelle qui m'émerveille par sa taille et son rouge et noir. Les papillons ; je connais. Un escargot dans l'eau ?



Comme c'est bizarre.

Cette après-midi, je suis allé à la Citadelle de Doullens avec des amis, ceux qui, comme moi viennent d'ailleurs : Aloula, Biniam, Efrem et Scherif. Les amis, c'est tout. Ils sont mes seuls amis. On ne savait pas qu'il y avait eu deux guerres mondiales en Europe, celle de 1914-1918 et celle de 1939 – 1945 avec tant de soldats et de pays impliqués. J'ai vu sur une affiche le nom d'un soldat mort sur le champ de bataille qui habitait la Nouvelle-Zélande. Je ne sais pas où est la Nouvelle-Zélande, mais j'ai rien dit à la guide, e n'ai pas osé. Pour faire plaisir à Efrem et à Biniam qui voudraient être jardiniers, on est allé avec elle regarder les fleurs exposées pour la fête annuelle du jardin à la citadelle. Dans mon pays, des fleurs il y en a aussi. Une très grande rouge, dont j'ai oublié le nom et la petite centaurée, la fleur préférée de ma grand-mère. J'ai senti les roses de toutes les couleurs étalées sur le parterre. La plus odorante se nomme Albertine. Le nom d'une rose créée en hommage à Albertine Sarrazin. « Albertine Sarrazin est une écrivaine, née en 1937, qui a raconté sa vie et son expérience en prison. Elle a été enfermée à la Citadelle », dit la guide. Scherif, veut visiter la prison. Une prison de femmes ! Quelle idée, il n'en revient pas ! Impossible de le faire, l'accès est condamné. On est resté tous les quatre la tête collée contre la grille à regarder les bâtiments. Elle était très courageuse Albertine, elle a sauté du haut mur de la citadelle pour s'enfuir. Nous, on était prêt à tout pour fuir.

Deux mois à traverser le désert, je ne sais même pas comment j'ai fait. C'est loin derrière... Maintenant j'apprends le français, je m'y accroche, j'y crois. Je voudrais être informaticien mais je n'en demande pas tant. Ce que je veux, c'est avoir mes papiers en règle et trouver un travail. N'importe lequel et être libre.

# Histoire d'un autre singe



Qui a dit qu'une petite fille de dix ans n'a rien à voir avec un singe barbu à la queue longue ? D'un côté Soraia, entrant dans la boutique du barbier: « Allez, rase-moi. J'aimerais avoir le visage plus lisse et dégagé. » De l'autre Promise, le barbier de la rue qui travaillait là depuis très longtemps: « Mais bien sûr, tout de suite. » Aussitôt dit, aussitôt fait. Maintenant, le prix: « Cinquante-neuf bananes bien mûres. » « Cinquante-neuf bananes ? ! Je ne vais pas te payer. » Les voilà qui se mettent à crier. Et... schlak ! Un coup de rasoir et la queue du singe tomba. « Espèce de canaille ! Tu ne vas pas recommander, je te prends ton rasoir ! » Le singe sortit alors de la boutique en criant: « J'ai transformé ma queue en rasoir ! » Mais pourquoi voulait-il le rasoir du barbier ? Il ne lui était d'aucune utilité. Il entra dans l'épicerie de Gabriel. Pépins, graines de lupin, pois chiches et haricots. Sacs de farine et beaucoup de souvenirs ramenés du Brésil. Le singe: « Je veux me débarrasser de ce rasoir... Tu me l'échanges contre quoi ? » Gabriel: « Un sac de farine.. » Soraia, c'est-à-dire le singe, accepta et sortit en répétant: « J'ai transformé ma queue en rasoir, et le rasoir en farine ! »

Gabriel, Joana, Letícia, Promise et Soraia, avec Filomena Marona Beja, à l'École n°10 du Château (Lisbonne). Traduit du portugais par Hélène Harry Melo. Illustration: Pierre Pratt.

Mais le sac était lourd. Très lourd. Et pourquoi voulait-il de la farine ? « Je n'ai pas d'eau ni de levure pour pétrir du pain... Je n'ai pas de four pour le faire cuire. »

Il revint en arrière et entra dans la poissonnerie qui appartenait aussi à Gabriel et qui se trouvait à côté de l'épicerie: « Tu m'échanges la farine contre un poisson ? »

« Tiens, voilà deux sardines. »

Et le singe, c'est-à-dire Soraia, se mit à fredonner: « J'ai transformé ma queue en rasoir, le rasoir en farine, et la farine en sardines ! »

Mais à présent, il lui fallait du feu pour faire griller les sardines. Il passa devant l'école. Peut-être trouverait-il quelques braises.

La maîtresse: « Des braises ? »

Non, il n'y en avait pas.

Le singe: « Dans ce cas, sans braises, à quoi bon ces sardines ? Madame la maîtresse, échangez-les-moi ! »

Et la maîtresse: « Bien sûr !

Prends ces deux gamines ».

Et le singe: « J'ai transformé ma queue en rasoir, le rasoir en farine, la farine en sardines, et les sardines en gamines ! »

Mais les gamines étaient très pénibles !

Joana lui mangeait toutes ses bananes.

Et Letícia parlait portugais avec un accent si bizarre qu'il n'arrivait pas à la comprendre.

« Il faut que je m'en débarrasse ! »

À ce moment-là, un groupe de musiciens passait dans la rue du bas... Tout le monde les regardait, en les écoutant chanter une chanson de Chico Buarque.

Le chef de chœur:

« Ce singe m'a demandé d'échanger ces deux gamines contre une mandoline.

Bien sûr que oui ! »

Et le singe, tout content: « J'ai transformé ma queue en rasoir, le rasoir en farine, la farine en sardines, les sardines en gamines.

Et les gamines en mandoline. Tralalalala, je pars en Angola ! »

En Angola ?

Gabriel: « À Caxias do Sul, dans les montagnes de l'État du Rio Grande. C'est au Brésil et c'est loin de la mer... »

Très loin.

# Chansons d'inclusion exclusive

## Chanson De Fábio

Homo faber,  
Fábio jeune homme  
Beau soldat de la soudure  
Chaque métier a ses trucs  
Certains charmants  
d'autres durs.

Que vas-tu faire  
quand tu seras grand ?  
Je veux juste vivre ma vie  
et que personne ne m'humilie

Lieu de vente et lieu d'échange  
Sortir du trou de la boue  
Lutter pour que la vie change  
Et surtout vivre debout

Que vas-tu faire  
quand tu seras grand ?  
Je veux juste vivre ma vie  
et que personne ne m'humilie

Homo faber, Fábio coquet  
Foulant maintes passerelles  
Avec des fringues distinguées  
La vie est courte mais belle

Que vas-tu faire  
quand tu seras grand ?  
Je veux juste vivre ma vie  
et que personne ne m'humilie

Être récit et croisement  
Être un temps un point de vue  
Risquer furieusement  
Chercher l'éclair imprévu

Que vas-tu faire  
quand tu seras grand ?  
Je veux juste vivre ma vie  
et que personne ne m'humilie...

## Chanson d'André

Au fond de mon cœur  
J'ai une carte du Japon  
Où je ne suis jamais allé  
Mais où j'irai à coup sûr

## Patrie des ordinateurs

Des dragons et samouraïs  
Des kamikazes des bonsaïs  
Des mangas et cetera...

Partir oublier ses peines  
Inventer d'autres parents  
Me perdre au milieu des gens  
Et parmi un tas de phrases  
Sans comprendre  
ce que j'entends  
Ton aimable ou menaçant  
Comme dans les jeux sur écran

Au tréfonds de mon cœur  
Il y a le Japon, le Gabon,  
Et les îles Salomon  
Des terriens en pagaille  
Plus de sept milliards  
Dont quelques-uns restent là  
Et quelques autres partiront

Au fin fond de mon cœur  
Il y a un paon qui parade  
Un lion secoue sa crinière  
Un jeune lézard somnole  
Un faucon a fait son nid  
Je ne suis donc jamais seul  
Mais trop habitué plutôt

Si par hasard un voleur  
Pénétrait par effraction  
Dans ma poitrine bondée  
J'aboierais et mordrais  
Avec la rage d'un chien  
Issu de l'imagination  
... car ce rêve m'appartient

## Chanson de Rafael

Dites-moi, mères de ce monde  
Si Rafael possèdera  
Des ailes qui le mèneront  
Au sommet de ce vieux mont  
Que l'on a nommé Parnasse  
Habité par les neuf muses  
Instigatrices principales  
Des prouesses musicales



Dites donc,  
ô mères d'outre-tombe  
Si la voix de Rafael  
Nommé d'après un archange  
Déchirera jours et nuits  
Courant comme mille gazelles  
Et assouvisant ceux qui  
écoutent  
Dites si un ange louera  
Son chant profond et ouvert  
Comme un puits dans le désert

Il est des anges guerriers  
Il est des anges joueurs  
Séraphins et chérubins  
Anges noirs et anges roses  
Anges gardiens par millions  
Mais il y a un seul Rafael  
Qui peut adoucir le mal  
Avec la voix de miel

Parlez, ô mères de ce monde  
Parlez, ô mères d'outre-tombe  
À l'oreille de Rafael  
Dites-lui où gît son âme  
Son âme sonore véritable  
Celle qui le rendra capable  
De phrasés miraculeux  
Bien qu'il soit si silencieux...

#### Chanson D'Adailson

Veiller, soigner, maintenir  
Monter, ranger, disposer  
Saisir fort  
de ses deux mains  
Le fil que la vie nous tend  
Sans le lâcher,  
sans le casser

Traiter, freiner, protéger  
Armer, désarmer, finir  
Garder de toutes  
nos forces  
Certains rêves du passé  
Beaucoup de rêves à venir

Nous sommes mutants  
de naissance  
Dans un monde  
en mutation  
Nous sommes migrants  
de naissance  
Dans un monde  
de migrations  
Nous nous maintenons  
pour changer  
Pour migrer  
nous accueillons  
Des âmes d'autres  
contrées

Parer, réparer, composer  
Confronter et conférer  
Avec nos griffes protéger  
Les chants  
qui viennent de loin  
pour nous faire dérider

Toucher, retoucher  
et teindre  
Répéter et repenser  
Pouvoir choper en plein vol  
Des passés déchiquetés  
Des avenirs tout terrain  
Et le présent si anodin

Nous sommes mutants  
de naissance  
Dans un monde  
en mutation  
Nous sommes migrants  
de naissance  
Dans un monde  
de migrations  
Nous nous maintenons  
pour changer  
Pour migrer  
nous accueillons  
Des âmes d'autres  
contrées



Leitura Furiosa, une idée insolite, décalée, un peu saugrenue : proposer une rencontre (et une vraie, qui dure 3 jours, avec des repas, des nuits de réflexions) entre deux mondes qui ne se connaissent pas : celui des personnes «fâchées» avec la lecture, la société, et celui des écrivains. De cette rencontre naissent des textes originaux. Voici le cru 2019. Cela se passe en France, dans la Somme, et au Portugal, à Porto et à Lisbonne.

**Leitura Furiosa, ça peut me sauver.**

**À Leitura Furiosa, on apprend beaucoup de choses en lisant et cela nous invite à nous confronter à nos peurs.**

**À Leitura Furiosa, un ensemble de mots devient un texte.**

**À Leitura Furiosa, on voyage en mots.**

**À Leitura Furiosa, qu'on soit chocolat, café, vanille, café au lait, on a notre place et pas que dans la tasse.**

**À Leitura Furiosa, tout le monde œuvre pour que le partage des connaissances soit festif.**

**À Leitura Furiosa, j'ai apprivoisé le monstre.**

**À Leitura Furiosa, on retrouve le goût de la lecture et de l'écriture.**

**Leitura Furiosa, c'est L'être Fort(e), c'est des Lettres Fortes, LF.**

**Leitura Furiosa, c'est la Maison de la Culture qui accueille les cultures.**

**À Leitura Furiosa, c'est bien pour apprendre à lire.**

**À Leitura Furiosa, on reçoit du bonheur autour des mots.**

Phrases de participants, recueillies par des participants.

Leitura Furiosa est organisée par Cardan, les bibliothèques d'Abbeville, d'Amiens Métropole, la Bibliothèque Départementale de la Somme, la Maison de la Culture d'Amiens, Casa da Achada à Lisbonne, le Museu Serralves et Helastre à Porto, les librairies Pages d'Encre et Labyrinthe, l'Ésad d'Amiens.

Cardan  
91 rue Saint Roch  
80 000 Amiens  
03 22 92 03 26  
[lectures@assocardan.org](mailto:lectures@assocardan.org)  
[www.assocardan.org](http://www.assocardan.org)  
[www.facebook.com/assocardan](http://www.facebook.com/assocardan)



SOMME  
LE CONSEIL DÉPARTEMENTAL



MAISON  
DE LA  
CULTURE  
AMIENS

la culture avec  
la copie privée

sofia

fondation  
d'ENTREPRISE